

Essai

Number 98, Spring 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19084ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2005). Review of [Essai]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (98), 44–61.

Robert Yergeau
ART, ARGENT,
ARRANGEMENT
LE MÉCÉNAT D'ÉTAT
 David, Ottawa, 2004,
 631 p. ; 25 \$

Le livre respire la liberté et le courage. Le ton, volontiers caustique, ne véhicule pourtant pas une hargne inutile. Si les failles du système sont mises en lumière, les personnes ne sont éreintées que si elles se complaisent démesurément dans la fabulation. En somme, enquête éclairante, sans complaisance ni acharnement. Que des zones d'ombre demeurent malgré tout inentamées, l'auteur lui-même ne le nierait pas, mais comment faire quand l'appareil refuse de justifier ses décisions et ne rend de comptes à personne ?

Deux conclusions, aussi déprimantes l'une que l'autre, se dégagent. D'une part, à Québec surtout, le mécénat d'État, en plus d'être pingre, entoure son fonctionnement d'un secret opaque et injustifié. D'autre part, l'ampleur des plaintes et des reproches formulés par les écrivains en exercice ou virtuels n'a souvent aucun rapport avec les décisions effectivement rendues par le Conseil des arts du Canada ou par son modeste homologue québécois. Même après le passage du temps, il demeure souvent impossible, surtout sur le versant québécois, de savoir qui a jugé telle demande de bourse ou comment concilier des jugements négatifs (et anonymes) et l'émission inattendue d'un chèque. Quant aux lamentations des écrivains, la situation étonne

tout autant : Robert Yergeau a beau jeu d'établir un parallèle croustillant entre la vertueuse indépendance des écrivains qui jurent en public n'avoir jamais « quêté » et la liste des bourses encaissées par les mêmes individus.

Le mécénat d'État n'en sort pas grandi. Plus généreux, plus aguerri, le Conseil des arts n'échappe quand même pas toujours à la tentation de l'arbitraire. Des « académies invisibles » rendent jugement, le « capital symbolique » accumulé par certaines plumes pèse souvent plus lourd que les évaluations inscrites au dossier, une « circularité » gênante permet parfois à un demandeur d'apprécier avec mansuétude la demande de celui à qui il demande lui-même un petit service. À Québec, c'est pire. À propos de certaines années, les dossiers sont à peu près vides. Quand Yergeau accède enfin à certains comptes rendus, c'est pour découvrir qu'on a caviardé les noms des évaluateurs. Aux deux paliers du mécénat d'État, les prétextes dissimulent régulièrement les vrais motifs du refus. Sans se sentir ridicule, on invoque constamment le manque de fonds et l'on affirme que le refus ne constitue pas un jugement négatif sur le projet soumis. Ni courageux ni très utile.

Robert Yergeau veille à ne pas verser dans les travers qu'il dénonce. S'il constate qu'un boursier n'a jamais tenu les promesses offertes au soutien d'une demande, il le dit. S'il ne trouve pas de quoi étayer ses soupçons, il circonscrit honnêtement ses affirmations. À juste titre, il a



rêves de richesse et de puissance reposant sur les « logiques inégalitaires et marchandes de la globalisation capitaliste de marché », il cherche à opposer des rêves de justice et de solidarité. Car le droit de rêver, nous dit-il, c'est-à-dire le droit d'imaginer et de construire un monde issu des valeurs universelles du « vivre ensemble », nous a été confisqué.

Réaffirmer ce droit, selon Petrella, c'est comprendre que la société peut agir consciemment sur l'ensemble de son devenir en se situant en rupture avec les paramètres de production et de compétitivité. La société peut contrôler le marché ; elle peut orienter la production et les investissements ; elle peut définir l'usage social des nouvelles technologies ; elle peut éradiquer la pauvreté ; elle peut refuser la guerre ; elle peut choisir la solidarité. C'est cela le « désir d'humanité ». Pour ce faire, l'auteur identifie deux axes de lutte tout en y allant d'idées fort audacieuses. D'une part, il s'agit de reconnaître prioritairement le caractère inaliénable du bien commun en partage entre tous et toutes et de préserver le caractère public de son développement. D'autre part, il est impératif de procéder au « désarmement de la finance » en établissant des mesures de contrôle et d'orientation pour refonder son rapport à l'économie et au bien commun public. Enfin, pourquoi ne penserait-on pas l'avènement d'une « organisation mondiale de l'humanité » et ne travaillerions-nous pas à fonder dès maintenant la « première planétaire » des mouvements sociaux et politiques altermondialistes ? L'heure est au « temps des impossibles » nous avertit Riccardo Petrella !

Daniel Dompierre

la dent particulièrement tranchante quand il mord les menteurs. Prose fluide et efficace.

Laurent Laplante

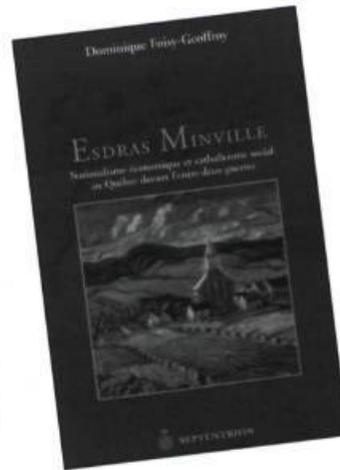
Riccardo Petrella
DÉSIR D'HUMANITÉ
LE DROIT DE RÊVER
 Écosociété, Montréal,
 2004, 208 p. ; 22 \$

Avec *Desir d'humanité*, Riccardo Petrella enfourche son sujet de prédilection : il tente d'élaborer un discours alternatif et mobilisateur à l'encontre des idées répandues par les chantres du néolibéralisme. Penser l'avenir de nos sociétés par une orientation volontaire, collective et démocratique de leur développement en lieu et place de la domination du marché relève maintenant de l'urgence et de la nécessité aux yeux de Petrella. Aux

Ronald Rompkey
TERRE-NEUVE
ANTHOLOGIE DES
VOYAGEURS FRANÇAIS
1814-1914
 Presses Universitaires
 de Rennes, Rennes, 2004,
 304 p. ; 30,95 \$

Au cours du XIX^e siècle, l'Île de Terre-Neuve a généré de nombreux écrits de voyageurs français. Pourquoi Terre-Neuve ? Sans doute parce qu'il s'agit de l'un des rares endroits en Amérique du Nord qui comportent encore à l'époque des intérêts économiques pour la France. En effet, au lendemain de la Conquête du Canada par l'Angleterre en 1760, les Français ne disposent plus que du « French Shore », soit un droit de pêche sur les côtes nord et ouest de Terre-Neuve acquis en 1713 par le traité d'Utrecht, et de l'archipel Saint-Pierre-et-Miquelon qui leur a été rétrocédé pour servir de point de ravitaillement.

Après une brève introduction qui rappelle les grandes lignes de ces événements historiques, l'anthologie de Ronald Rompkey laisse parler les textes d'une trentaine de voyageurs, – officiers de marine, diplomates, scientifiques, journalistes et autres visiteurs – « qui ont interprété la région et son peuple au profit du public français ». Ces extraits sont intéressants en particulier comme témoignages de la vie à Terre-Neuve à cette époque et de son évolution « dans le cadre légal engendré par le nouveau parlement institué en 1832 ». Mais ces documents sont également révélateurs de la façon de représenter un espace pratiquement vierge de toute littérature. On constate en effet que pour rendre intelligible un monde relati-



vement nouveau, la plupart des auteurs sont tentés de recourir à des allusions livresques et historiques, à des mythes, à des idées reçues, bref, à des référents culturels connus de leurs lecteurs. Pour le diplomate et écrivain Joseph Arthur de Gobineau, par exemple, les mythes de l'Arcadie et du Bon sauvage s'imposent spontanément pour représenter certaines

réalités terre-neuviennes. Quelques voyageurs citent la Bible, d'autres les écrits de la Nouvelle-France ou encore les ouvrages de ceux qui les ont précédés à Terre-Neuve, certains font même appel à des œuvres de fiction comme celles de Walter Scott et de Fenimore Cooper. Autant dire que Terre-Neuve n'est rendue lisible qu'à l'aide de la médiation d'une construction

culturelle, qu'il y a dans cette substitution de la référentialité à l'intertextualité comme un réflexe qui répond à un désir profond d'intelligibilité de l'espace, un désir de lecture du monde.

Pierre Rajotte

Dominique Foisly-Geoffroy
ESDRAS MINVILLE
NATIONALISME
ÉCONOMIQUE ET
CATHOLICISME SOCIAL
AU QUÉBEC DURANT
L'ENTRE-DEUX-GUERRES
 Septentrion, Sillery, 2004,
 170 p. ; 29,95 \$

Il s'agit d'un essai historique sur la pensée d'Esdras Minville. Celui-ci fut enseignant (1924-1938) puis directeur de l'École des Hautes Études Commerciales de l'Université de Montréal (1938-1962). Il fut aussi la caution intellectuelle du premier gouvernement duplessiste quand il fut nommé conseiller technique du tout jeune ministère du Commerce et de l'Industrie en septembre 1936.

Esdras Minville fut de la dernière génération des intellectuels précédant la Révolution tranquille. C'est d'abord un catholique, puis un nationaliste canadien-français, et finalement un économiste voué au développement de sa société. À ce triple titre, il sera toute sa vie à la recherche de la voie du développement économique approprié à la nation canadienne-française. Il craint l'urbanisation galopante qui tend à renforcer l'influence anglo-américaine. C'est pour cette raison qu'il prône le retour à la terre. Il se fera promoteur de la dernière vague de colonisation en Abitibi-Témiscamingue. À la suite de l'échec relatif de celle-ci, il fera une dernière tentative à Grande-Vallée, dans sa Gaspésie natale, où il sera le père d'une expérience socio-

éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Jacques Marchand

L'idéologie biblique

Aux sources du
fondamentalisme occidental

608 pages, 40 dollars



économique originale. Il créera une coopérative forestière spécialisée dans les opérations de récolte de bois, qui obtiendra un succès économique relatif, avant de cesser ses opérations autour de 1968. L'expérience ne sera pas sans lendemain puisqu'elle a donné naissance à un vigoureux mouvement qui compte maintenant 41 coopératives forestières, employant plus de 4500 travailleurs, dont le chiffre d'affaires s'élevait en 2002 à 340 millions de dollars.

C'est le critère religieux qui guide le jugement d'Esdras Minville. Dominique Foisy-Geoffroy, cela transparait tout au long de l'essai, aimerait que son sujet soit plutôt nationaliste alors qu'il agit d'abord et avant tout selon la logique catholique. On perçoit une certaine incompréhension de l'auteur à l'égard de son sujet.

L'essai était à l'origine un mémoire de maîtrise ; il dépasse le simple travail scolaire, mais on ne peut le qualifier de grand essai historique.

Robert Beaugregard

**Louise Desjardins
et Mona Latif-Ghattas
MOMO ET LOULOU
Remue-ménage, Montréal,
2004, 147 p. ; 16,95 \$**

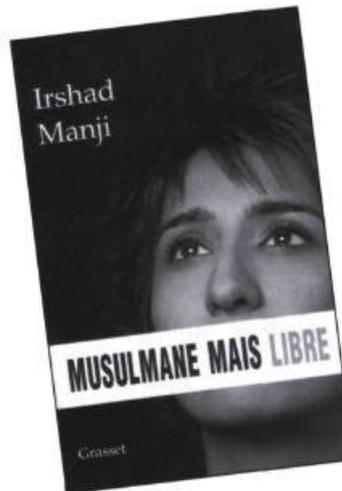
D'un côté, Mona Latif-Ghattas (Momo), née au Caire, écrivaine, metteuse en scène, narratrice et compositrice ; de l'autre, Louise Desjardins (Loulou), née à Rouyn-Noranda, poète, traductrice de poésie, nouvelliste et romancière. Entre les deux, une authentique amitié qui les décide à échanger des

courriels : « [...] traquons le souvenir comme il jaillit devant l'écran, faisons comme si nous pouvions court-circuiter à la fois l'espace et le temps. Ce sera notre momo@loulou.point.comme ».

L'une raconte son Égypte natale, vibrante, chaude et grouillante. L'autre raconte son Abitibi-Témiscamingue, froide, tranquille et isolée. Deux mondes se parlent et se répondent, racontent des cultures et des rites familiaux distincts. Pourtant, l'évocation des souvenirs montre à quel point l'enfance est partout le temps de l'apprentissage et de l'observation, le temps des gâteaux, des balades, de la famille, grands-parents, parents, oncles et tantes réunis, des petits bobos et des petits bonheurs quotidiens, avec l'oncle Maurice, un beau capitaine de bateau, qui rappelle toujours que « Témiscamingue veut dire 'eau profonde' », avec tante Colette qui collectionne les lettres d'Arthémise – « des manuscrits anciens avec des boucles dans les majuscules » –, avec Maman qui dit que Homs, en Syrie, dont est originaire grand-mère Victorine, est « une ville où les gens ont au plus haut point le sens de l'étiquette » ou encore avec tante Rosette dont les fameux biscuits ont l'odeur « du beurre clarifié, de la vanille, des noix, des dattes et de la fleur d'orange ».

Un dialogue sensible, plein de cocasserie et bourré d'anecdotes qui fleurent bon l'enfance. Une savoureuse récréation, un brin nostalgique, qui émouvra tous les enfants que nous fûmes...

Armelle Datin



**Irshad Manji
MUSULMANE
MAIS LIBRE
Trad. de l'anglais
par Pierre Guglielmina
Grasset, Paris, 2004,
354 p. ; 29,95 \$**

Que la violence dans le monde atteigne aujourd'hui des sommets, que celle des hommes à l'égard des femmes se perpétue, que les religions alimentent souvent l'une et l'autre, tous les esprits conscientisés en conviennent. Peu cependant protestent activement contre les dérives monstrueuses que véhicule la prétention d'avoir la vérité et le droit de l'imposer à tous manu militari.

Voilà sans doute pourquoi un personnage de la trempe d'Irshad Manji apparaît comme un exemple à suivre. Mais qui est Irshad Manji ? Née en Ouganda de parents musulmans d'origine asiati-

que, Irshad a quatre ans quand elle arrive au Canada. Elle fréquentera l'école à Richmond près de Vancouver après avoir été admise en garderie chrétienne chez les Baptistes des environs. Élevée dans le plus strict respect de sa religion, la fillette est par ailleurs plongée dans un environnement multi-racial et multi-confessionnel. Comme elle est vive et s'intéresse à tout, elle obtiendra à huit ans le Prix du chrétien le plus prometteur de l'année !... ce qui amènera son père à la retirer de l'école publique pour la confier à l'école coranique, la madressa.

Soulignons ici qu'à lire Irshad Manji et à l'écouter, ce qui frappe chez elle, c'est l'honnêteté de la démarche et le courage d'intégrer à son propre comportement les enseignements qui en découlent.

Consciente très jeune des excès de l'intégrisme musulman, mais consciente également de la crédulité de la plupart des croyants à qui l'on dénie toute compétence dans le domaine religieux, Irshad Manji met en cause la transmission traditionnelle des croyances dans le monde musulman, l'interprétation personnelle du Coran étant interdite au simple mortel qui doit s'en remettre aux seules autorités religieuses.

Ces constats, elle les fait graduellement, mais l'expérience de la liberté d'expression, elle la fera d'abord au lycée et en sera comblée. Car la formation reçue à la madressa est « autocratique », soulignera-t-elle. Sensible à la séparation entre garçons et filles, comme à la mosquée, elle s'interroge et interroge. C'est la volonté d'Allah, lui répond-on, volonté exprimée dans le Coran, le livre sacré... que la majeure partie des musulmans ne lisent pas faute de connaître la langue arabe

(seulement 13 % des musulmans sont arabes). Irshad Manji n'a pas non plus une connaissance suffisante de l'arabe pour en saisir toutes les subtilités. La voilà donc partie à la recherche d'une édition du Coran... en anglais. Elle ne se fiera à aucune autre interprétation que celle qu'elle pourra asseoir sur sa propre compréhension, débattue avec d'autres à l'occasion, mais jamais niée.

Les interrogations de ces années d'apprentissage sont multiples : l'antisémitisme des musulmans par exemple, alors que « l'Islam est un don des Juifs », « que les musulmans vénèrent le même Dieu que les Juifs et les Chrétiens ». « Se déprogrammer est une chose merveilleuse », note-t-elle.

Sa vie d'adulte, Irshad Manji ne l'a pas facile. Ouvertement lesbienne – son honnêteté toujours –, féministe il va sans dire quand on se porte à la défense des musulmanes partout dans le monde, elle ne craint pas d'affirmer haut et fort ses choix – à la télévision, elle anime une émission consacrée à la culture gaie et lesbienne, ce qui lui a valu, comme son insistance sur le droit de penser par eux-mêmes des musulmans, des menaces de mort. Si elle a consenti un temps à une protection dans ses allées et venues, elle y a renoncé, car, dira-t-elle, les femmes qu'elle appelle à la résistance, elles, ne bénéficieront d'aucune protection. Honnêteté et courage encore !

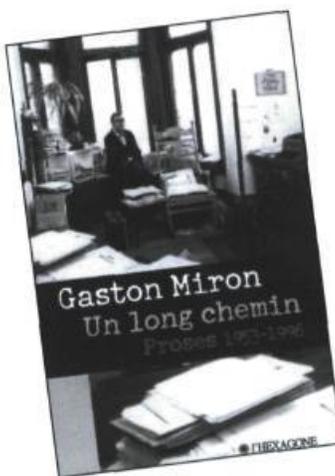
Irshad Manji, une personnalité flamboyante, généreuse ! *Musulmane mais libre*, un livre, non pas incendiaire, mais animé du feu d'une conviction passionnée... qui emporte l'adhésion. Certaines prises de position politiques auraient mérité un traitement plus nuancé ; le texte français pourrait

gagner en précision, quelques anglicismes s'y glissent. Mais on se sent presque embarrassé de s'attarder à ces quelques points faibles, tant le propos convainc sur l'essentiel. Ce qui est manifeste chez Irshad Manji, c'est sa volonté de demeurer sans parti pris et son refus de gommer les objections, son choix d'y faire face et de tenter d'y répondre. Mais que de défis !

Blanche Beaulieu

Gaston Miron
UN LONG CHEMIN
PROSES 1953-1996
L'Hexagone, Montréal,
2004, 482 p. ; 32,95 \$

Après avoir édité les *Poèmes épars* de Gaston Miron, en 2003, Marie-Andrée Beaudet et Pierre Nepveu proposent maintenant le gros œuvre littéraire en prose du même auteur : il s'agit de « l'essen-



tiel » des « nombreux textes de réflexion et d'intervention » que l'écrivain a rédigés sur près d'un demi-siècle. Quelques-uns de ces écrits ont déjà été publiés dans les différentes éditions de *L'homme rapaillé* (1970). Les accompagnent cette fois « des articles parus dans des revues ou des journaux aujourd'hui introuvables, des textes de conférence restés inédits, des discours de réception, des

préfaces et hommages offerts à des amis, des interventions politiques, des prospectus et autres textes d'éditeur » (4^e de couverture).

Cette édition attendue est précédée d'une présentation éclairée où Marie-Andrée Beaudet résume en quelques pages la personnalité singulière d'un poète (au sens étymologique du terme) qui fut tout à la fois essayiste, éditeur, militant linguistique, polémiste politique et animateur culturel. Qu'ils appuient ou non la cause de l'indépendance du Québec et le combat pour la langue française de Gaston Miron, les lecteurs ne pourront guère demeurer insensibles devant l'humilité et l'honnêteté intellectuelle de l'écrivain, sa démarche sincère et constante d'élucidation de lui-même, son idéal communautaire plus humain et son irrépressible besoin de rejoindre l'autre, entendu au sens le plus large qui soit. Sur le plan formel, la présentation souligne avec perspicacité les principaux contours de cette œuvre aux accents distinctifs, dont, entre autres, « l'ossature [...] de [l]a syntaxe », la diversité des registres et « les marques d'oralité », même avec ses « maladresses » et ses « répétitions ».

Parmi les 79 pièces ou fragments de pièces édités par Marie-Andrée Beaudet et Pierre Nepveu, on remarquera tout particulièrement le texte éponyme du recueil (1965), de même que les conférences de 1974 et 1990 (« Conférence de l'Estérel » et « Parcours et non-parcours ») et le pamphlet « Chus tanné » (1987) portant sur l'éternelle question de l'avenir du français au Québec : Gaston Miron y dénonce de façon colorée et accrocheuse les « chialeux velléitaires », le « perroquettisme historique » des Québécois, les « crachats »

DICTIONNAIRE des COOCCURRENCES

Jacques Beauchesne

Fruit d'une trentaine d'années de lecture, cet ouvrage contient, pour presque chacun des noms que l'on trouve dans un dictionnaire des synonymes, — sans compter les termes nouveaux qui envahissent notre paysage quotidien — une liste de suggestions, dont la longueur vous étonnera souvent. Le vœu le plus cher de l'auteur est d'aider ainsi toutes les personnes qui écrivent, pour leurs besoins personnels ou professionnels, à exploiter davantage les immenses richesses de la langue française.

ISBN 2-7601-5841-1
416 pages

Guérin
4501, rue Drolet
Montréal (Québec)
H2T 2G2 Canada
Téléphone: (514) 842-3481
Télécopieur: (514) 842-4923
Courriel:
francel@guerin-editeur.qc.ca
Site Internet:
http://www.guerin-editeur.qc.ca



du « machin fédéral » sur le gouvernement provincial...

Cette édition, consciencieusement annotée, est d'ores et déjà un livre incontournable.

Jean-Guy Hudon

**Lawrence Olivier
CONTRE L'ESPOIR
COMME TÂCHE
POLITIQUE suivi de
CRITIQUE RADICALE
ESSAI D'IMPOLITIQUE**
Liber, Montréal, 2004,
249 p. ; 24 \$

Au début, on reconnaît la thèse : les utopies, les fantasmes au sujet de l'homme à venir ont trop souvent été destructeurs. Lawrence Olivier a surtout en tête, évidemment, le communisme avec son goulag et le nazisme avec ses camps d'extermination. Les forces de l'espoir se renversent souvent en leur contraire. De là, l'histoire de la pédagogie, que l'on retrouve dans ce livre, surtout à partir du XVIII^e siècle afin de montrer qu'on a toujours cru l'homme perfectible : une sorte de pâte malléable qu'il faut diriger vers des fins hautement dignes et nobles. On voudrait amener l'homme à sa destination, alors que celle-ci n'existerait pas. Il n'y a pas de nature humaine. Ce qu'on appelle civilisation s'invente au fur et à mesure, donc tout est aléatoire. Dieu n'existe plus. Aucune idée supérieure ne tient debout : dignité humaine, justice, pacifisme... même les droits de l'homme.

Fort de ce constat, l'auteur commence à dérapier. Il s'inspire beaucoup de Schopenhauer, Nietzsche, Heidegger, Cioran et va beaucoup plus loin qu'eux

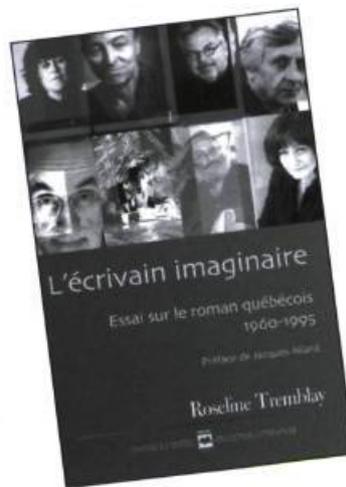
dans leur descente vers le nihilisme. Par exemple, chez Schopenhauer et Nietzsche, le vouloir-vivre demeurerait une vérité fondamentale qui devait par la suite se manifester à travers la création, que ce soit celles d'œuvres ou même de sa propre vie. Mais Olivier détruit tout cela. Nietzsche disait qu'il fallait rester fidèle à la terre. Olivier détruit « afin que rien ne reste ». La création ne saurait sauver l'existence de sa nullité. « Toutes les idées se valent. Aucune ne possède une valeur de vérité. » L'équité, la justice ou l'extermination d'êtres humains, tout cela revient au même. Même le nazisme se justifie en quelque sorte.

Que faut-il faire ? Rien ! Cultiver une indifférence qui serait moins dommageable. Mais pourquoi donc a-t-il écrit ce livre dédié à Tristan et à Félix ? Expliquer une telle contradiction relève de la psychologie. L'idéal implicite derrière tout ça : devenir des végétaux ! Le bateau humain coule et Olivier accélère le naufrage. Décevant de la part d'un professeur de science politique à l'Université du Québec à Montréal. J'aurais aimé dire du bien de ce livre, mais c'est très difficile.

René Bolduc

**Gilles Kepel
FITNA
GUERRE AU CŒUR
DE L'ISLAM**
Gallimard, Paris, 2004,
380 p. ; 34,95 \$

Depuis le 11 septembre, Gilles Kepel est devenu la figure la plus connue de l'islamologie française. Ayant



déjà à son actif nombre d'ouvrages réputés sur l'intégrisme islamique, publiés ces vingt dernières années, le chercheur en est à son troisième bouquin paru depuis les fameux attentats sur le sol américain. C'est sans compter ses nombreux articles dans les grands médias, qui

lui valent d'ailleurs maintenant une reconnaissance internationale : Gilles Kepel est en effet le seul islamologue européen avantageusement cité dans les médias aux États-Unis.

La *fitna* dont l'auteur fait le titre de son ouvrage est le mot arabe pour chaos, le désordre qui guette en permanence la communauté des croyants (*oumma*) si elle s'éloigne des prescriptions de l'islam. Il s'agit d'un terme négatif, en opposition à *jihad*, à connotation plus positive, qui implique l'effort, le volontarisme au profit de l'expansion de la religion. Les deux pôles sont donc en opposition, l'un venant diviser la communauté, l'autre la renforcer.

Or, la *fitna* actuelle qui guette la maison de l'islam ne se fait pas dans le territoire traditionnel, souligne Kepel... mais en Europe, où vivent depuis quelques décennies des millions d'immigrés musulmans en contact quotidien avec l'Occident honni des intégristes.

L'ouvrage rend compte de l'évolution politique et idéologique des dernières années au Moyen-Orient, du conflit israélo-palestinien au développement d'al Qaïda, à la politique américaine fondée exclusivement sur l'accès aux hydrocarbures et la sécurité d'Israël. Le propos est complet et excellent, bien ficelé, et informatif, surtout l'exposé sur la révolution néo-conservatrice aux États-Unis, ses origines, ses penseurs, et son idéologie qui a mené tout droit au volontarisme guerrier en Irak.

Ceci dit, le titre porte à confusion : on s'attend en effet à un débat sur la lutte cruciale entre laïcistes et intégristes en islam, dont l'issue déterminera la sécurité internationale, bref à un propos fouillé sur cette « guerre au

sein de l'islam », sur ses penseurs, ses activistes, notamment sur les laïcistes, encore peu connus, qui tentent de moderniser l'islam et de l'adapter aux réalités modernes. Ce sera, espérons-le, pour une prochaine fois.

Yvan Cliche

Roland Bourneuf
L'USAGE DES SENS
ESSAIS AVEC CINQ
TABLEAUX DE L'AUTEUR
Les Heures bleues,
Montréal, 2004,
101 p. ; 19,95 \$

Belle convergence : *L'usage des sens* de Roland Bourneuf paraît alors qu'est présentée au Musée de la civilisation de Québec l'exposition *26 objets en quête d'auteurs*. Quel est le point de rencontre entre les deux réalisations ? Les objets, comme éléments déclencheurs de l'écriture. Au musée, 26 objets de la collection ont été proposés à autant d'auteurs, chacun devant créer un court texte pour accompagner la pièce exposée. Le recueil de Roland Bourneuf compte aussi 26 textes, des essais brefs, qui parlent des objets. Une visite au musée permet d'apprécier l'exposition, mais suivons Bourneuf dans sa réflexion sur les objets, qui apporte de surcroît un éclairage sur le sens de l'entreprise muséale.

« À quoi donc l'objet nous

introduit-il ? À autre chose, à plus que lui-même ? » d'interroger l'essayiste, qui poursuit : « Nous pourrions postuler que notre destin, que traverseront tant d'êtres, s'inscrit aussi dans les objets que nous rencontrons, que ce soit fréquentations durables ou sillage d'un bref tête-à-tête. Objets, nos médiateurs ». Or, « [p]our aller à l'objet, il faut réapprendre le bon usage des sens », lit-on en quatrième de couverture. Qu'est-ce à dire ? « Quand mes sens s'attachent à un objet, celui-ci convoque des souvenirs, des associations, des rêves, de l'entrevu, les mots s'appellent eux-mêmes par contiguïté du sens ou du son. » Les lecteurs de Baudelaire auront reconnu la référence aux *Correspondances*, quoique Roland Bourneuf fasse surtout appel au regard, sans négliger tout à fait les autres sens. Son regard est celui du peintre qui va au-delà des apparences. On est loin de la représentation univoque de l'objet. Pas étonnant alors que les tableaux du poète-peintre insérés dans la plaquette reflètent un monde extérieur intériorisé et transposé dans une harmonie de couleurs, de formes, de lignes et de mouvements où la recherche d'une quelconque figuration serait vaine. Toutefois, si ces œuvres picturales sont du domaine de l'expression pure, les essais,

aux frontières de la poésie, font voir une démarche d'appropriation du monde concret au moyen des mots que Roland Bourneuf manie comme un poète, car le poète n'est-il pas celui qui révèle aux autres, en les nommant, les choses invisibles aux sens engourdis ?

Pierrette Boivin

Roseline Tremblay
L'ÉCRIVAIN
IMAGINAIRE
ESSAI SUR LE ROMAN
QUÉBÉCOIS 1960-1995
Hurtubise HMH, Montréal,
2004, 600 p. ; 39,95 \$

La sociologie de la littérature, qui s'intéresse à la socialité du texte, passionnait déjà les chercheurs en 1962 lors du premier colloque de la revue *Recherches sociographiques* organisé par Fernand Dumont et Jean-Charles Falardeau du Département de sociologie et d'anthropologie de l'Université Laval. Falardeau et Dumont publieront de nombreux essais qui, encore aujourd'hui, sont des piliers de la recherche sociologique et littéraire au Québec. Quarante ans plus tard, les recherches se poursuivent et on en trouve un bel exemple dans l'ouvrage de Roseline Tremblay : *L'écrivain imaginaire, Essai sur le roman québécois 1960-1995*, publié chez Hurtubise HMH dans la collection « Cahiers

du Québec ».

Il s'agit d'une thèse de doctorat (déposée en 1999 à l'Université du Québec à Montréal), qui s'attarde au personnage d'écrivain que l'on retrouve en grand nombre dans le roman québécois. Qui est donc ce personnage d'écrivain, qu'a-t-il à dire et pourquoi en retrouve-t-on autant dans les romans récents ? L'auteure, à l'analyse de plus d'une centaine de romans publiés entre 1960 et 1995, propose, bien au-delà de l'autoreprésentation évidente d'un écrivain « qui se met en scène dans son propre texte », une typologie en cinq temps : le Perdant, l'Aventurier, le Porte-parole, l'Iconoclaste et le Névrosé. Grâce à ces cinq figures, l'essayiste nous fait traverser la littérature québécoise de la deuxième moitié du XX^e siècle en plus de nous faire (re)visiter les œuvres des plus connus des auteurs d'ici : Gérard Bessette, Marie-Claire Blais, Jacques Godbout, Hubert Aquin, Réjean Ducharme, Gabrielle Roy, sans oublier Michel Tremblay, Victor-Lévy Beaulieu, etc.

Ce n'est pas sans un profond plaisir, et une certaine fierté, que l'on constate, à la lecture de tels résultats, que la littérature québécoise, malgré son jeune âge, n'a rien à envier aux autres littératures du monde.

Sylvain Marois

	<p>Les Cerfs-voleurs Ken et Paula Dolphin 56 pages Collection Dès 6 ans Prix Excellence 2005</p>		<p>Un Culstot dans ma soupe Chantal Blanchette 72 pages Collection Dès 9 ans</p>		<p>Nikolas Koala à l'académie Jean Jr. Landry 168 pages Collection Ados/Adultes</p>
<p>NOUVEAUTÉS printemps 2005</p>					
	<p>La Marraine de Sakarine Claire Daignault 128 pages Collection Dès 9 ans</p>		<p>Le Club des fous rires Sonia K. Laflamme 118 pages Collection Dès 9 ans</p>		<p>Mélodie et la Fontaine Yves Steinmetz 140 pages Collection Ados/Adultes PLUS</p>

Françoise Hamel-Beaudoin
LA VIE D'ÉVA SENÉCAL
 Triptyque, Montréal, 2004,
 166 p. ; 19 \$

Pour certains, le nom d'Éva Senécal évoque peu de choses, si ce n'est une bibliothèque municipale sise à Sherbrooke. Pourtant, cette femme née en 1905 à La Patrie, dans les Cantons-de-l'Est, a consacré sa vie à l'écriture. Collaboratrice de plusieurs journaux et revues, dont *La Tribune*, *Le Soleil* et *La Revue moderne*, Éva Senécal est aussi l'auteure de deux recueils de poésie (*Un peu d'angoisse... un peu de fièvre*, 1927, et *La course dans l'aurore*, 1929) et de deux romans (*Dans les ombres*, 1931, et *Mon Jacques*, 1933). Ses œuvres, produites au tout début de sa carrière, lui ont valu le respect et l'admiration de ses pairs : l'écrivaine a notamment reçu le Prix d'Action intellectuelle de l'Action catholique de la jeunesse canadienne en 1929 pour sa poésie, et le Prix Albert-Lévesque en 1931 pour son premier roman. Membre du mouvement littéraire des Cantons-de-l'Est, foyer intellectuel très actif à l'époque, Éva Senécal était liée à Alfred Desrochers. Véritable mentor, le poète a entretenu avec elle une longue relation épistolaire, dont certains extraits de lettres nous sont révélés dans la biographie préparée par l'écrivaine estrienne Françoise Hamel-Beaudoin.

« Poète toute d'élan et de flamme », comme l'a écrit Louis Dantin, Éva Senécal aurait eu une vie sentimentale troublée et décevante, ce qui aurait grandement teinté ses écrits et son parcours, selon Françoise Hamel-

Beaudoin. Taxée d'immoralité parce qu'elle suggérait la possibilité de liaisons adultères, l'œuvre littéraire aurait souffert des maux d'amour de son auteure, qui se serait exilée à Montréal puis à Ottawa pour fuir ses peines et assurer son indépendance financière (en agissant essentiellement comme rédactrice et traductrice au sein de la fonction publique fédérale).

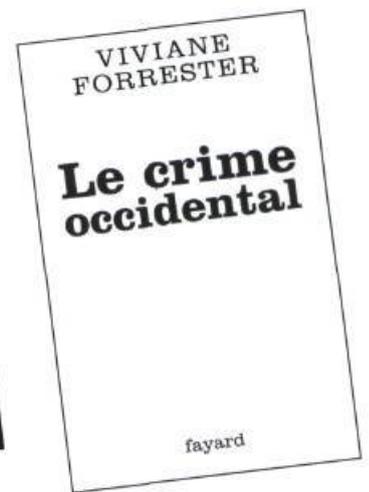
D'un intérêt indéniable, *La vie d'Éva Senécal* est une biographie sensible, dotée d'une dimension interprétative. Françoise Hamel-Beaudoin ponctue son récit de nombreux extraits de l'œuvre de Senécal, cherchant dans les textes de cette dernière les échos de ses états d'âme. Si la biographe insiste beaucoup sur les peines tant physiques que morales de l'écrivaine, son essai demeure un ouvrage captivant, qui brosse le tableau d'une époque et qui nous fait découvrir Éva Senécal, une femme non-conformiste dont la carrière littéraire fut brève mais significative.

Véronique Pepin

Viviane Forrester
LE CRIME OCCIDENTAL
 Fayard, Paris, 2004,
 244 p. ; 29,95 \$

« Nous perdons notre capacité d'indignation », a déjà dit Viviane Forrester lorsqu'on l'interrogea sur son essai fulgurant publié en 1996, *L'horreur économique*, qui portait sur les mutations du marché du travail. C'est animé par une même indignation que l'essayiste française récidive, à propos cette fois du conflit israélo-palestinien.

Contrairement à tous ceux



qui s'intéressent à cet enjeu combien émotif, et qui penchent trop souvent vers l'un ou l'autre camp, la polémiste jette plutôt son fiel sur... l'Occident : n'est-ce pas l'Occident, en effet, qui, par ses exactions envers les juifs, forcés de quitter leur terreau séculaire, et par la politique inique pratiquée dans la région, a fomenté les conflits qui s'en sont suivis avec les Palestiniens, eux aussi spoliés de leur propre terre ? Ce Proche-Orient victime des excès de la civilisation occidentale, et qui reçoit ses « précieux » conseils alors que cette dernière a pourtant fortement contribué à son naufrage.

« Ce n'est pas [...] l'Histoire d'Israël ou de la Palestine qui se déroule aujourd'hui, mais celle prolongée, déportée, décalée, réinsérée en Orient, de l'Occident horrifié par ses propres excès, néanmoins incapable de s'extraire de ses préjugés traditionnels, d'apparence anodine mais qui, même peu spectaculaires, instaurent l'ordre qui conduit à l'horreur. »

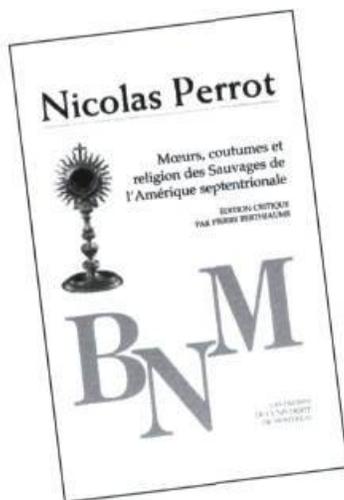
Et l'auteure de s'acharner, dans un propos livré d'un trait, sans chapitre ni intertitre, sur le comportement des populations occidentales lors de la Deuxième Guerre mondiale, gravement coupables de léthargie devant la

propagande et les exactions hitlériennes, à tout le moins d'« assentiment par omission ». Une attitude aux graves conséquences sur le destin de deux peuples meurtris, l'israélien et le palestinien, chacun dorénavant prisonnier d'une logique de guerre et de ripostes destructrices dont on n'envisage plus la fin. En retrouvant leur « histoire exacte » (lire : le rôle essentiellement néfaste d'une civilisation occidentale extérieure), les peuples du Proche-Orient seraient davantage enclins, conclut l'auteure, à se voir une destinée commune, susceptible de les associer dans un cheminement où la branche d'olivier aurait plus de pesanteur que le fusil.

Yvan Cliche

Ginette Pelland
DANS UN PAYS COLONISÉ
 Trois-Pistoles,
 Trois-Pistoles, 2004,
 197 p. ; 18,95 \$

Ce n'est pas sans appréhension que j'ai commencé à lire ce nouveau venu de la collection « Écrire ». Celle-ci étant souvent prétexte à du verbiage tant égotiste qu'anecdote, j'imaginai mal Ginette Pelland se prêter à un tel exercice. Rassurez-vous, il n'en est rien. *Dans un pays*



colonisé n'étant rien de moins qu'une antithèse d'*En toute liberté* qu'avait commis François Barcelo, Pelland ne parlera pas d'elle-même à l'instar de celui-ci, qui révélait que son iMac était vert limette, qu'il préférerait le caractère Palatino 18 et que...

Ginette Pelland déterre une vieille dualité en prenant la position dont Jean-Paul Sartre fut l'un des derniers représentants. L'écrivain peut-il vivre hors de son temps, faire fi de la politique et de ses responsabilités, vivre sous l'emprise de la devise « l'art pour l'art » ? À cette question, la réponse de l'essayiste est péremptoire : non et a fortiori au Québec, où nous subissons un double colonialisme, l'un politique, à l'intérieur du Canada, l'autre culturel, par l'entremise de nos médias qui, en termes de visibilité, admettent la prépondérance des littérateurs français sur ceux d'ici.

Ceux qui sont familiers avec l'œuvre et la pensée d'Albert Memmi, de Gaston Miron et de Jean-Paul Sartre, n'ont nul besoin de lire cet ouvrage dont la majeure partie est consacrée à les vulgariser. En fait, ils n'ont qu'à retenir que les deux tiers du marché du livre sont accaparés par la littérature d'une France réfractaire à importer la nôtre, qu'une autre part importante l'est par les ouvra-

ges traduits de l'anglais, que la traduction comme le bilinguisme se fait dans un seul sens au Canada et ils auront là l'essentiel. La solution, c'est la souveraineté. C'est redondant, mais tant que la question nationale ne sera pas réglée au Québec, on continuera à répéter ce à quoi Miron consacra la plus grande part de son œuvre et des écrivains capables tels que Ginette Pelland nous serviront du rabâchage.

Julien Brault

Nicolas Perrot
MŒURS, COUTUMES
ET RELIGION
DES SAUVAGES
DE L'AMÉRIQUE
SEPTENTRIONALE
Presses de l'Université
de Montréal, Montréal,
2004, 578 p. ; 70 \$

Pierre Berthiaume est sans conteste un passionné chevronné de l'histoire et de l'écriture du passé québécois, canadien et américain : il a déjà publié à ce sujet, notamment, deux éditions critiques dans la collection « Bibliothèque du Nouveau Monde ». Le spécialiste nous offre aujourd'hui, à la même enseigne, le seul mémoire que l'histoire ait conservé parmi les nombreux qu'a rédigés l'explorateur Nicolas Perrot. Arrivé en Nouvelle-France vers 1660

et décédé à Bécancour le 13 août 1717, âgé de 74 ans, ce dernier fut tout à la fois soldat, coureur de bois, interprète, médiateur...

Dans une « Introduction » méticuleuse et documentée, Pierre Berthiaume décrit la « Vie d'un traitant au XVII^e siècle » en mettant à profit toutes les études parues sur Nicolas Perrot et les nombreuses sources documentaires provenant de fonds d'archives, de récits de voyages, de journaux, de correspondances et d'histoires du Canada, dont celles de Bacqueville de La Potherie et du père François-Xavier de Charlevoix : tous deux, incidemment, parmi d'autres, ont puisé à volonté dans l'œuvre de Nicolas Perrot. Le texte même du mémoire est ensuite établi de façon minutieuse par l'éditeur critique, qui multiplie les notes infra-paginales et dont le travail compétent est marqué au coin de la prudence. Puisque la phrase de Nicolas Perrot est volontiers équivoque, obscure, voire contradictoire, et que l'auteur produit peu de points de repère chronologiques, Pierre Berthiaume compare en les citant abondamment des documents d'archives et des propos de contemporains. Revivent ainsi sous nos yeux les usages des diverses tribus, clans et sous-groupes autochtones et leurs rapports avec les Européens : c'est-à-dire les mœurs familiales, matrimoniales, funéraires et guerrières des Amérindiens, leurs croyances religieuses, leurs déplacements, leurs méthodes de chasse et de pêche, de même que les tractations, alliances et trahisons, les rivalités commerciales des Français, l'administration de la justice, les expéditions punitives... Le tout est éclairé par une série de dix-neuf « Appendices » fort pertinents et suivi par

des notices biographiques fouillées sur les personnages nommés et sur les nations amérindiennes convoquées, de même que par une « Bibliographie » consciencieuse et un « Index » aussi volumineux que judicieux.

Un travail exemplaire, en un mot, qui s'ajoute à ceux qui ont déjà été consacrés aux Gabriel Sagard, Louis-Armand de Loin d'Arce Lahontan et autres Chrestien Leclercq.

Jean-Guy Hudon

J.M.G. Le Clézio
L'AFRICAIN
Mercure de France, Paris,
2004, 104 p. ; 24,95 \$

Quel beau, quel splendide petit livre que *L'Africain* de J.M.G. Le Clézio ! On assiste dans cet essai à la découverte, par un enfant, du bonheur au-delà des contraintes européennes. La découverte du corps comme réalité voluptueusement englobante. « L'Afrique, y lit-on, c'était le corps plutôt que le visage (comme il n'y avait pas de miroir). » « C'était la violence des sensations, la violence des appétits, la violence des saisons. » La grande proximité des corps y crée un réseau serré de contacts physiques, d'odeurs, de couleurs... « Une violence ouverte, réelle, générale, indiscutable. » Ayant échappé très tôt à l'exiguïté d'un appartement de Nice, le jeune Le Clézio découvre, au milieu des enfants africains de son âge, la liberté illimitée d'une étendue sans horizon où le regard pouvait se perdre.

Sur un coup de tête, son père, médecin, avait décidé de partir pour l'Afrique de l'Ouest où il pratiquera pendant vingt-deux ans dans des conditions de pénurie exaltante. La Guyane anglaise d'abord, puis le Nigéria et le Cameroun où il vivra avec sa



femme qui l'accompagnait dans tous ses déplacements, une véritable histoire d'amour. Elle devra retourner en France pour accoucher de son deuxième enfant en 1938, sans savoir qu'ils allaient être complètement isolés par la guerre. L'auteur raconte qu'il a longtemps rêvé que sa mère était noire. Puis un jour, quand son père est revenu en France après plusieurs années, fatigué et vieilli prématurément par le climat tropical, il s'est rendu compte que c'était lui, son père, l'Africain. C'est la trame même de ce livre en quête de l'étranger que son père était devenu pour lui.

Jean-Claude Dussault

**Karlfried Graf Dürckheim
MERVEILLEUX CHAT
ET AUTRES RÉCITS ZEN**

Trad. de l'allemand
par Anne Charrière

Le Courrier du Livre, Paris,
2004, 155 p. ; 34,95 \$

**Evelyn de Smedt
et Catherine Mollet
LES PATRIARCHES
DU ZEN**

Le Relié, Gordes, 2004,
225 p. ; 39,95 \$

Merveilleux chat raconte l'histoire d'un maître d'escrime japonais dont la maison était hantée par un gros rat qui terrorisait tous les chats, même les plus forts et les plus hardis, jusqu'à ce que le maître introduise dans la pièce du rat un vieux chat qu'on disait le plus habile du monde. Il entra dans la pièce du rat lentement et tranquillement et aussitôt le rat tressaillit d'effroi. Le chat s'en approcha à pas lents et tout simplement prit le rat dans sa gueule et l'emporta. Le soir,

tous les autres chats se réunirent autour du vieux chat et lui demandèrent son secret. Chacun des chats ayant exposé qui sa technique, qui sa force, qui son astuce, le vieux chat leur explique que pour échapper à tout agresseur, il faut être affranchi de tout, perdre toute forme, pour ne pas donner prise à l'ennemi. « Quand il y a un moi, explique-t-il, il y a aussi un ennemi. Si quelque chose survient, on y fait face comme inconsciemment, et cela ne laisse aucune trace. » Telle est l'attitude du zen qui est exposée tout au long de ce livre au style clair et rigoureux, sur un sujet à première vue insaisissable. L'auteur, Karlfried Graf Dürckheim, a séjourné plusieurs années au Japon où il a appris l'art du tir à l'arc de son maître Umeji Kenran. Le livre est illustré de splendides dessins de Klaus Bertelsmann.

Dans le même domaine, l'anthologie *Les patriarches du zen* offre au lecteur un véritable trésor réunissant des extraits de discours d'une quarantaine de grands maîtres zen, accompagnés de calligraphies et de photos, couvrant une période allant du Bouddha (V^e siècle av. J.-C.) à Deshimaru (1914-1982). On y répète à satiété les principes du bouddhisme zen sur l'impermanence, la vacuité, l'éveil, la sagesse et l'art d'embrasser les contradictions. Le livre d'Evelyn de Smedt, qui a accompagné Deshimaru pendant neuf ans, et de Catherine Mollet, spécialiste des religions d'Asie, permet de rapprocher et de comparer ces enseignements d'une vieille sagesse, mais qui demeurent encore actuels.

Jean-Claude Dussault



**Collectif
LES CAHIERS
DE THÉÂTRE JEU
Montréal, n° 111, 2004,
193 p. ; 15 \$**

Pour le 111^e numéro de la revue, l'équipe des *Cahiers de théâtre Jeu* s'est intéressée à un genre dramatique sur lequel portent peu d'études au Québec : le théâtre autobiographique.

Depuis quelques années, le théâtre montréalais manifeste un intérêt particulier pour la dramaturgie qui entremêle fiction et réalité. Pensons à *Henri et Margaux* d'Évelyne de la Chenelière, à *L'inoublié* de Marcel Pomerlo, et à *Incendies* de Wajdi Mouawad, trois pièces présentées au cours des deux dernières saisons. Dans l'article ouvrant le dossier spécial de la revue, Louis Patrick Leroux explique toutefois que le théâtre autobiographique, qui pourrait sembler « improbable », existe depuis les toutes premières manifestations du genre (Sénèque, puis Molière, par exemple, l'ont pratiqué). Tout en précisant que les limites de ce théâtre sont difficiles à cerner, Leroux définit les différentes formes d'autobiographies théâtrales, et étaye son propos d'exemples québécois.

La parole est ensuite donnée à quelques créateurs. Marcel Pomerlo, Évelyne de la Chenelière et Marie Brassard livrent à tour de rôle leurs réflexions sur le processus de création d'un spec-

tacle dans lequel s'immisce leur réalité. Pour sa part, Pierre L'Héroult s'intéresse à la dimension autobiographique du théâtre de Wajdi Mouawad, et s'interroge sur les rapports qui existent entre son œuvre et le discours extradramatique. L'Héroult montre, exemples à l'appui, qu'il existe dans le théâtre de Mouawad une force « qui l'arrache à l'autobiographie ». Il s'agit là d'une lecture pertinente et originale de la production du dramaturge.

Enfin, le dossier comporte trois comptes rendus de spectacles qui mettent en scène des personnages d'auteurs (l'adaptation du roman *La cloche de verre* de Sylvia Plath, *Portrait chinois d'une imposteure* de Dominick Parenteau-Lebeuf et *L'asile de la pureté* de Claude Gauvreau), et présente deux artistes de performance qui pratiquent l'autoreprésentation : Nathalie Derome et Vanessa Beecroft.

En s'intéressant à la relation qui existe entre les créateurs et la tentation autobiographique au théâtre, le numéro 111 de *Jeu* risque de décevoir les lecteurs avides de notions théoriques, mais satisfera pleinement les passionnés du théâtre qui se pratique ici et ailleurs.

Véronique Pepin

**Françoise David
BIEN COMMUN
RECHERCHÉ
UNE OPTION CITOYENNE
Écosociété, Montréal,
2004, 109 p. ; 15 \$**

N'attendant plus que l'avenir lui tombe sur la tête, Françoise David prend le taureau par les cornes, se permet de rêver et propose une alternative politique, qui, espère-t-elle, réunira en 2005 les forces progressistes (les seules à entrevoir l'avenir comme



source d'espoir ?) comme l'Union des forces progressistes et le Parti vert.

Personnage public bien connu, Françoise David a longtemps été présidente de la Fédération des femmes du Québec. Elle a organisé en 1995 la marche « du pain et des roses ». Elle a fondé l'organisme Au bas de l'échelle qui se porte à la défense des travailleurs non syndiqués, et fondé aussi l'organisme D'abord solidaires. Bref, une militante de longue date qui a toujours lutté contre la pauvreté et pour un monde plus équitable et plus juste.

Bien commun recherché est une ébauche de programme politique. Qu'y retrouve-t-on ? Des réflexions sur la démocratie, le pouvoir et la possibilité d'implanter un mode de scrutin plus représentatif. Dénonçant les inégalités économiques croissantes, l'auteure fait l'apologie de ce qui vient en aide à la planète, à l'avenir de tous et non pas seulement de quelques-uns. En ce qui concerne la question nationale, il est clair, dans l'optique d'Option citoyenne, que les Québécois et les Québécoises forment une nation, sauf que la lutte à tout prix pour l'indépendance n'est pas une priorité. Dans ce Québec de l'avenir, l'économie sera verte. Quant au rôle de l'État, compte tenu des

1 080 000 personnes vivant sous le seuil de pauvreté (année 1999), dont 500 000 personnes assistées sociales et 190 000 autres vivant au salaire minimum, il ne consiste pas à nous faire payer le moins d'impôt possible. Il doit d'abord se mettre au service du public en général. C'est une question de justice et de dignité.

Il paraît que *Bien commun recherché* s'est envolé comme des petits pains chauds dans les librairies. Signe qu'on reprend goût à l'avenir ?

René Bolduc

**Primo Levi
L'ASYMÉTRIE
ET LA VIE
ARTICLES ET
ESSAIS 1955-1987
Trad. de l'italien
par Nathalie Bauer
Robert Laffont, Paris,
2004, 316 p. ; 39,95 \$**

Ce recueil posthume d'une cinquantaine de courts textes signés Primo Levi aide à mieux pénétrer la pensée de l'auteur universellement connu. Plusieurs des récits ont paru dans *La Stampa* de Turin, journal auquel Levi a collaboré comme critique littéraire jusqu'à sa mort en 1987. Les brefs essais repassent sur les thèmes du totalitarisme et du nazisme, posant des questions sans réponse. Au fil des chapitres qui se présentent chronologiquement, les références contemporaines abondent, évocatrices de la lucidité de l'écrivain.

Homme aux multiples destins, Levi se réclame avant tout de son métier de chimiste. « J'ai atteint le statut d'écrivain parce que, capturé en tant que partisan, j'ai échoué dans un Lager en tant que Juif. » Si l'écriture est sortie de son cœur, comme un exutoire, la précision de sa prose semble découler de

sa formation scientifique. *L'asymétrie et la vie*, titre tiré d'une des nouvelles du livre, se veut un hommage à la profession de Primo Levi. Toute analyse existentielle établissant un lien avec la chimie a pour l'auteur une évidente importance mais son explication de « l'utilité adaptative de l'asymétrie » risque d'échapper au commun des mortels.

Levi possède une telle envergure morale et une telle exactitude dans ses formulations que *Le devoir de mémoire*, titre d'un de ses ouvrages, est aujourd'hui expression consacrée. Si forte était sa volonté de dénoncer qu'il a ébauché les premières notes de ses livres à Auschwitz même. Levi voulait « non pas vivre et raconter, mais vivre pour raconter ». Sans trêve, le matricule 174517 a cherché non pas à expliquer l'incompréhensible abomination

de la Shoah mais à témoigner afin que l'horreur ne se répète pas. Vœu qui ne s'est hélas pas vérifié.

Michèle Bernard

**Albert Memmi
PORTRAIT
DU DÉCOLONISÉ
ARABO-MUSULMAN
ET DE QUELQUES AUTRES
Gallimard, Paris, 2004,
170 p. ; 27,95 \$**

23 décembre. Je suis dans le métro de Montréal et je reviens de faire quelques emplettes de dernière minute, Noël oblige : quatre CD (selon l'abréviation consacrée en anglais) : Taima, Pierre Lapointe, Tryo et Taraf de Haïdouks. On est multiculturel ou on ne l'est pas ! Je rêve, puis je replonge dans le dernier essai d'Albert Memmi. Ce nouveau portrait présente trois figures : l'ex-

CRÉATION LITTÉRAIRE — POÉSIE PROSE — D'ICI D'AILLEURS
WWW.ARCADE-AU-FEMININ.COM

**SORTIE DU NUMÉRO 63 — PRINTEMPS
LE 23 AVRIL 2005**

spécial relève

**Prix Arcade au féminin
création prose**



colonisé, nouveau citoyen de l'hypocrisie mondialiste, l'immigré, en transit dans les dédales de l'absurde, et son fils et sa fille, nés dans le monde de 1984. Je lis lentement le désastre, une fois de plus. L'instabilité, la corruption, la ghettoisation, la perfidie généralisée, l'horreur, le mensonge, la pauvreté, l'humiliation et le silence télévisé et *worldwidenetté*...

... et jusque dans notre totalitarisme *soft*, aussi hypersophistiqué que caricaturalement préhistorique. Je ne peux pas ne pas citer ce passage qui, pour sembler lapalissade, ne l'est aucunement : « Toute société est violente certes. Peut-être, plus fondamentalement, n'avons-nous pas su jusqu'ici maîtriser la violence qui est en nous ; nous n'avons su que lui opposer une autre violence, au lieu de mettre toute violence hors-la-loi ». C'est ici la question de la relation entre la pulsion de mort et la perversion, constitutives de l'être, qui se trouve à nouveau posée et portée sur le plan politique. Mettre toute violence hors-la-loi, est-ce même possible ? Il y a là tant à penser du côté de la sublimation individuelle et collective, du côté de l'humanisme qu'Albert Memmi appelle contre la tyrannie et la cruauté. Mais la pensée semble avoir déserté la Terre. Combien d'intellectuels opportunistes s'empresant, avec les masses autistes, de voter pour le parti qui les aliène mais les conforte pour un Memmi, une Taslima Nasreen, un Hubert Reeves, un Richard Martineau, une Antoinette Fouque ou un

Joseph Stiglitz ? L'analyse de Memmi est sans appel, sans utopie, sans illusions. Car par-delà les morts du World Trade Center – où se négocient à la livre des millions de vies humaines chaque jour –, les incluant, un constat effarant : Darfour, Kosovo, Rwanda, Mauritanie, Haïti, Algérie, Tchad, Irak, Arménie, Burundi, Colombie, Tibet, Timor-Oriental... la liste s'allongerait infiniment... Y'a du boulot !

Michel Peterson

Axel Kahn
RAISONNABLE
ET HUMAIN ?
Nil, Paris, 2004,
316 p. ; 29,95 \$

Accumulant les honneurs – en février 2003, l'Université Laval lui décerne un doctorat honorifique qui est venu allonger la liste des distinctions reçues –, Axel Kahn, généticien, hématologue et biologiste de renom, a un parcours impressionnant : docteur en médecine et docteur ès sciences, directeur de l'Institut Cochin de génétique moléculaire, membre actif des meilleures associations scientifiques, auteur prolifique, habile vulgarisateur, il fait également autorité en matière de bioéthique.

À tout juste 60 ans, Axel Kahn, fils du philosophe Jean Kahn, entreprend de rendre des comptes à son père qui, avant de se suicider à l'âge de 54 ans, écrivit à son fils « le plus capable de faire durement les choses nécessaires » une lettre se terminant sur ce message énigmatique : « Sois raisonnable et humain ! »



Tout un programme pour le jeune médecin qu'était Axel Kahn à l'époque, mais plus encore un thème extraordinaire pour le livre d'un érudit, près de 33 ans plus tard.

Dans *Raisonné et humain ?*, Axel Kahn aborde plusieurs sujets d'actualité : la liberté de mourir (euthanasie et suicide assisté), les conflits au Moyen-Orient, le clonage, le sida, la vache folle, les valeurs à l'heure des diktats économiques, la question de naître ou de ne pas naître handicapé, etc. Avec son imposant bagage intellectuel, une grande lucidité et une heureuse sagesse, Kahn pose de belles et grandes questions et esquisse des réponses qui, loin d'épuiser les sujets traités, invitent le lecteur à la réflexion. Tout au fil des pages, l'injonction du père se profile et oriente la pensée du fils. « Les faits, dit-on, sont têtus, et ne changent guère en fonction des *a priori* moraux ou idéologiques avec lesquels on les aborde. Aucune action juste, et donc potentiellement morale, ne peut être entreprise par quiconque s'avère incapable de traiter la réalité telle qu'elle est, effrayé qu'il se trouve de quitter le confort de celle dont il aimerait qu'elle fût. » Bien davantage qu'un livre intéressant, *Raisonné et humain ?* est un livre d'une force vivifiante !

Sylvie Trottier

Sous la dir. de
Monique Lebrun
LES PRATIQUES
DE LECTURE
DES ADOLESCENTS
QUÉBÉCOIS

MultiMondes, Sainte-Foy,
2004, 313 p. ; 34,95 \$

On entend régulièrement des discours plus ou moins alarmistes sur le désintérêt des jeunes à l'égard de la lecture, présenté souvent comme le symptôme d'un mépris, sinon d'une totale indifférence, des adolescents d'aujourd'hui envers la culture. Plusieurs chercheurs ont eu beau dresser un portrait de la situation à la fois plus fin et plus nuancé, les idées reçues ont la peau dure. L'essai publié sous la direction de Monique Lebrun est le bilan d'un premier volet d'une enquête menée par des didacticiens québécois soucieux de ne pas se limiter au simple constat, mais de contribuer à un programme d'intervention auprès des lecteurs du secondaire. Les auteurs se sont fixé six objectifs principaux : déterminer les habitudes de lecture des adolescents, rendre compte de leurs lectures privées (en marge de l'école), analyser leurs préférences, décrire leur mode de fréquentation des bibliothèques (scolaires et publiques), examiner les pratiques de lecture induites par l'usage de l'ordinateur et tracer les contours de différents profils de lecteurs.

Dans l'ensemble, cette étude ne fait pas ressortir de résultats particulièrement nouveaux. Les comparaisons établies avec les travaux antérieurs ou menés dans d'autres pays (France et États-Unis, principalement) font plutôt apparaître une certaine convergence au niveau international et une relative stabilité des phénomènes observés à travers le temps. L'ouvrage de

Monique Lebrun a cependant le mérite d'explorer des pistes nouvelles, notamment en ne considérant pas simplement les élèves comme des « apprenants » mais bien comme des acteurs de leur propre plaisir et de leur propre formation intellectuelle. Les relations entre les lecteurs, les enseignants, les bibliothécaires, les parents et les livres sont, du coup, envisagées d'une manière différente. Bien que destiné avant tout à un public spécialisé, cet essai peut intéresser tous ceux qui se sentent concernés par la place de la lecture dans la vie des adolescents.

Sylvain Brehm

Linda McQuaig
LE GRAND BANQUET
LA SUPRÉMATIE
DE LA CUPIDITÉ ET
DE L'APPÂT DU GAIN
Trad. de l'anglais
par Claude Frappier
Écosociété, Montréal,
2004, 316 p. ; 29 \$

Linda McQuaig, journaliste canadienne-anglaise, est connue dans le *Rest Of Canada* en tant que dénonciatrice des excès du système capitaliste. En 1995, notamment, elle publiait un brillant réquisitoire contre la lutte au déficit public alors promue par Paul Martin, ministre des Finances. Et voici que Linda McQuaig remet ça. J'en avais l'eau à la bouche. Malheureusement son propos est ici bien moins percutant. Elle tente de démontrer que le monopole de l'*homo economicus*, défini par Adam Smith et Karl Marx, est relativement récent et définitivement déficient.

L'essai de Linda McQuaig porte sur Karl Polanyi (1886-1964), une figure méconnue de l'histoire économique et politique de l'Occident.

L'homme a vécu une grande partie de sa vie dans Vienne la Rouge de l'entre-deux-guerres. Avec son épouse Ilona Duczynski, militante radicale d'origine hongroise, il travaille à l'établissement du socialisme jusqu'à la prise du pouvoir par les nazis. Ensemble alors ils émigrent au Canada où ils vivront jusqu'à leur mort. L'œuvre de Polanyi consiste en l'étude de tout ce qui, dans l'histoire de l'humanité, contredit l'idéologie de l'*homo economicus*. Il étudie comment les motivations sociales, culturelles ou autres sont aussi déterminantes que l'égoïsme et l'appât du gain dans ce qui fait bouger le monde. McQuaig montre comment Polanyi a eu une influence durable sinon dominante sur l'intelligentsia de gauche canadienne. Cela est fort intéressant.

Si son récit de la vie et de la contribution de Polanyi permet de faire connaître une figure méconnue et importante pour la compréhension de la société de notre temps, il en est autrement de son analyse de la dynamique sociale actuelle, qui, elle, va dans toutes les directions. Des militants antimondialisation opposés à l'ALENA et l'OMC, au long réquisitoire contre le thuriféraire de l'économie de marché Dinesh D'Souza de l'American Enterprise Institute, elle n'arrive pas à rendre cohérente son explication du monde et sa dénonciation des excès du capitalisme. Sa dénonciation des instances internationales qui règlent la vie des populations sans leur demander leur avis, malheureusement, manque de conviction. On y fait la connaissance d'un grand intellectuel du XX^e siècle, mais la critique du monde capitaliste de notre temps reste limitée.

Robert Beaugard

LES NOUVEAUTÉS VARIA

LA NOUVELLE COLLECTION « PHILOSOPHIE »

SE FAIRE ET SE DÉFAIRE

ESSAI SUR LE SUICIDE ET LE LANGAGE

Étienne Paquette

Dans cet essai, Étienne Paquette questionne le sens et le fonctionnement du geste du suicide qui, au-delà de l'événement physique du passage brutal de la vie à la mort, est aussi destruction de la représentation de l'être dans le langage. Au fil d'une magnifique réflexion dans un style de maître, l'auteur montre que le langage offre la possibilité de dépasser la problématique du suicide par un mouvement de libération de soi-même. Nous refusons de reconnaître le caractère plurivoque du suicide. Visiblement, notre questionnement commun sur ce sujet stagne ; le nombre de suicides au Québec ne cesse de croître. Cet ouvrage défend enfin un point de vue différent, audacieux et, malgré sa dureté, porteur d'espoir.

120 pages • 19,95 \$

L'ÉMOTION EUROPÉENNE

DANTE, SADE, AQUIN

Robert RICHARD

Préface de Wajdi Mouawad
 Postface de Fulvio Caccia

Cet essai a pour motif central le mythe de l'Annonciation, fondateur de l'Europe contractualiste moderne. Il étudie l'importance de l'invasion des « barbares », de la rencontre avec l'Autre et du contrat que l'on passe avec lui, entente étrange d'où naît le sujet politique libre. Il a l'originalité de parler de l'Europe — le dernier continent inexploré — à partir d'un point de vue américain et de parler du politique à partir de textes littéraires : les écrits de Dante, Sade et Aquin.

COLLECTION « LITTÉRATURE »

L'URNE VOILÉE

RÉCIT POÉTIQUE

Fannie Langlois

Intrusion dans la conscience d'une jeune narratrice qui se laisse pénétrer de mythologie nordique et fait renaître en elle la Walkyrie hantée par un amour insaisissable. *L'Urne voilée* est un petit bijou de poésie.

138 pages • 17,95 \$



LES ÉDITIONS
 VARIA

WWW.VARIA.COM